

Laurent Fréour

Rouge Grenat

Ce livre a été publié sur www.bookelis.com

Avertissement : Ce récit est une œuvre de pure fiction. Par conséquent, toute ressemblance avec des situations réelles ou avec des personnes existantes ou ayant existé ne saurait être que fortuite.

ISBN : 979-10-359-2736-3

© Fréour Laurent

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction, intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

L'auteur est seul propriétaire des droits et responsable du contenu de ce livre.

Lorsque tu ne sais pas où tu vas, regarde d'où tu viens (proverbe africain)

À ma femme qui transforme le réel exigü en possible immense.

Chapitre 1

De nos jours, en Bretagne sud.

Du plus loin qu'il s'en souviennne, la mer et le vent avaient bercé son enfance. Les chants de sa mère aussi. Douces mélodies. Puis un épais voile noir s'était abattu.

Depuis son arrivée à Nantes, Fanilo n'avait pas osé rendre visite à l'océan. Peur de côtoyer le vide, la plage. Ce vide qui l'avait happé un jour en bord de mer. Le lendemain de ses sept ans.

L'invitation de cet inconnu le forçait à franchir le cap, à renouer contact. La curiosité avait eu raison de sa peur.

Son covoitureur le déposa au croisement de la départementale et du chemin. Depuis tant d'années, oublié l'air marin. Ses narines frémirent, son échine aussi. À nouveau, cette boule au ventre. Le pas lent, il termina à pied les deux cents derniers mètres. Il aperçut la longue rue encadrée de maisons crépies de blanc. Éblouissantes sous le soleil de juin. Constructions anarchiques ou découpes d'héritages, les modestes bâtisses de ce village de paludiers, s'entrelaçaient, cahin-caha. Il avança jusqu'au numéro 12. Une porte basse bordée de pierres séparait deux fenêtres fleuries.

L'homme l'avait appelé plusieurs fois. D'abord, il n'avait pas répondu au « Bonjour, je suis Daniel Clergeau, rappelez-moi au... » laissé sur sa messagerie vocale. Mais l'inconnu

avait insisté. Un, deux, puis plusieurs appels dans la même journée. Exaspéré, il avait songé à bloquer le numéro de son correspondant, mais finalement avait décroché. Son interlocuteur lui avait tenu des propos incompréhensibles.

« Madagascar... guerre... famille... grand-mère... »

Qui était ce monsieur Clergeau qui, d'une voix caverneuse, roulait les « r » ? Un excentrique en mal de conversation ? Pourquoi insistait-il autant pour le rencontrer ? Il ne le connaissait ni d'Ève ni d'Adam. Son discours chaotique l'avait mis mal à l'aise. Ses origines étaient malgaches et l'homme évoquait Madagascar. Il lui parlait de famille, de grand-mère... Troublé, il avait feint un problème de réseau pour mettre fin à l'appel. L'homme aussi étrange qu'opiniâtre avait rappelé. Avant-hier, pour la seconde fois, il avait écouté à nouveau sa litanie et accepté de le rencontrer.

Hésitant, il frappa. Silence. Il insista, mais n'obtint aucune réponse.

Jeudi, 11 h, comme prévu, il était au rendez-vous. Il s'approcha d'une des fenêtres et jeta un œil à l'intérieur, personne.

Quatre-vingts kilomètres pour rien. Plan galère, il s'en doutait. À la fois contrarié et soulagé, il fit demi-tour et remonta la rue. À sa droite, une porte s'ouvrit brusquement.

— Vous cherchez Daniel ? lui lança une femme en s'avançant vers lui.

Elle portait un tablier et essayait ses larges mains dans un torchon. Elle sourit et, sans attendre sa réponse, poursuivit :

— Je vous guettais, il m'a chargé de vous dire qu'il était au phare...

— Au phare ?

— A un kilomètre d'ici, à la pointe de Merquel.

Fanilo la remercia. Le GPS de son téléphone le conduisit à un parking surplombant une falaise. La mer. Il frémit.

À droite, une digue en béton d'une centaine de mètres menait à un phare. Au sommet de celui-ci, en lettres blanches sur fond vert, il lut « Mesquer ». Une brise venue du large agita les haies de pourpiers. Il remonta la fermeture éclair de sa veste. La marée était haute. Les vagues se brisaient contre les parois de la jetée projetant de petits nuages d'écume. Il entendait pour la première fois depuis si longtemps le bruit de la mer mêlé à celui du vent. Berceuse de son enfance. Sa boule au ventre avait disparu. Au loin, juste avant le phare, il distingua un homme qui remontait un carret. Il emprunta les quelques marches qui descendaient vers la digue et s'avança vers lui. Arrivé à sa hauteur, il l'observa avec insistance. Le pêcheur, concentré sur son carré de filet, l'ignora.

À quoi ressemblait Daniel Clergeau ? Où était-il ? Comment le reconnaître ?

Il poursuivit en direction du phare et aperçut une silhouette assise, sur un banc en béton face au large. Le sol était couvert d'écume et de morceaux d'algues. Il avança prudemment et s'arrêta à la droite d'un homme en ciré jaune. Ce dernier leva les yeux vers lui.

— Ah ! c'est toi ? lâcha-t-il comme s'il le connaissait de longue date.

Fanilo reconnut la voix caverneuse du téléphone.

— J'avais oublié...

Dans son regard, il lut de la tristesse, de la mélancolie.

— C'est ici que je veux que mes cendres soient dispersées.

Il le fixa avec surprise. Son visage empreint d'une expression de rudesse s'adoucit. L'homme était beaucoup plus jeune qu'il ne l'avait pensé. À peine soixante-dix ans

sans doute. Rien ne laissait supposer une mort prochaine. Le sexagénaire se leva avec une vivacité surprenante. Ses mains nerveuses agrippèrent son bras.

— C'est bien que tu sois là, s'écria-t-il, un sourire dans la voix.

Le jeune homme se dégagea de l'étreinte douloureuse.

— J'avais promis de venir...

Ce monsieur Clergeau était un peu bizarre. Avait-il eu raison d'accepter de rencontrer cet inconnu ? Ils remontèrent la jetée jusqu'à l'escalier à flanc de falaise. Les embruns leur mouillaient le visage. Plus haut, ils longèrent un ancien blockhaus. À sa droite, un banc à l'abri du vent. Ils s'assirent.

— Là-bas, en face, c'est Pesnetin, expliqua le sexagénaire en hochant la tête et en s'essuyant le visage dans un grand mouchoir à carreaux. Plus loin, à gauche, on aperçoit une partie du golfe du Morbihan... Fanilo, je sais qui tu es. Tu as trente ans. Je connais ta famille. Nous sommes cousins.

C'était bien cela. Au téléphone, il avait parlé d'origines, de famille...

— Je ne comprends pas.

Leurs regards se croisèrent. Une étrange lueur brillait dans ses yeux. Il sourit. À cet instant, Fanilo eut l'impression que cet inconnu lui était familier.

— Je vais t'expliquer, tout te raconter. Si tu veux...

Le voulait-il ? Longtemps, il avait cherché qui il était. En vain. Qu'allait lui apprendre cet homme ? Savoir est parfois plus douloureux qu'ignorer. Fanilo remonta le col de sa veste sous son menton et cala confortablement ses reins contre le dossier du banc. Les yeux fixés sur l'horizon, Daniel Clergeau se racla la gorge. D'une voix claire, il débuta son récit.

Chapitre 2

Un an plus tôt en juillet **Jour 1**

Ce jour-là, le taxi-brousse me déposa sur l'esplanade face au vieux vaisseau spatial. Il était comme je l'imaginais. Du haut de la colline, il dominait les anciens bains de la Vichy malgache. Posé à mille cinq cents mètres d'altitude, l'hôtel des Thermes d'Antsirabe était comme L'USS Enterprise de la série Star Trek dont j'avais été fan, d'un autre temps. Envolés les effets spéciaux. Délavés les fastes d'antan. Usé, comme moi.

Depuis 1897 et le maréchal Gallieni, gouverneur général de Madagascar, les crises, les coups d'État et les pénuries n'avaient pas épargné l'ancien palace. Malgré quelques attentions, le temps avait grignoté son bel éclat et englouti sa magie. J'avais devant moi ce qu'il en restait. Un large bâtiment fraîchement repeint à l'allure de palais des congrès des années soixante.

Un jeune Malgache au pas leste s'avança vers moi et m'adressa un jovial « Salama ! »

— Bonjour, répondis-je en lui tendant la main.

Ayant identifié ma nationalité, il ajouta dans un parfait français :

— Bonjour, monsieur, soyez le bienvenu !

Il me sourit, attrapa mes bagages et me fit signe de le suivre. Nous gravâmes le monumental escalier qui menait à l'entrée. Le hall d'accueil de style colonial était tout aussi monumental. Immobiles, dans un alignement parfait, des bagagistes attendaient les clients. Une jeune femme au sourire étincelant m'accueillit. Elle me remit la clé de la chambre 5.

— Vous y serez bien. C'est au rez-de-chaussée avec un accès direct au jardin.

Un porteur se détacha de la file et se saisit de mes bagages. Nous longeâmes le comptoir de l'hôtesse d'accueil. À gauche, nous pénétrâmes dans un long couloir et dépassâmes une multitude de portes. L'épaisse moquette art déco posée au sol absorbait le bruit de nos pas. La pâle lumière jaune qui tombait du plafond éclairait des boiseries surannées. Ce décor me rappelait... Shining. Les images de *L'enfant lumière*, me revinrent en mémoire. Un frisson parcourut mon échine. Rester calme et respirer. Je me rassurai en pensant au froid et au manque de sommeil.

Juillet était le mois le plus frais de l'hiver austral. J'avais peu dormi durant le vol Paris – Antananarivo. De longues heures, j'avais guetté la moindre défaillance du Boeing 747. Pour moi, l'avion n'avait jamais été la promesse d'un doux voyage, mais plutôt celle d'une peur intense à bord d'une machine infernale. La mort qui me guettait au décollage ou à l'atterrissage m'avait épargné.

Sans mes huit heures de sommeil, il m'était toujours difficile de garder le contrôle. Mes idées noires et mes TOC allaient-ils encore me submerger ? À cet instant, je n'aurai pas été surpris de croiser Jack Nicholson traînant sa hache derrière lui.

Chambre 5. Soulagé, je refermai la porte à clé. Je retirai mes gants et me précipitai dans la salle de bains pour me

laver les mains. L'eau fraîche sur ma peau et l'odeur du savon m'apaisèrent. Comme l'avait indiqué la jeune Malgache au sourire lumineux, la chambre donnait sur un parc aux arbres majestueux.

Je souris en remarquant l'antique téléphone à cadran posé sur une des tables de chevet. Il me serait utile, car je ne possédais pas de mobile par peur des ondes. J'attrapai le combiné et le nettoyai avec une lingette imprégnée d'alcool isopropylique. Tonalité, l'appareil n'était pas un simple objet de décoration. J'appelai ma mère comme promis. Fatiguée, elle ne put me parler que quelques instants. Désormais, elle savait que j'étais arrivé sur ses terres natales.

Durant quinze jours, l'antique vaisseau spatial allait être mon Q.G. J'ôtai mes chaussures et m'affalai sur le lit et repensai à J.-P.V. La veille de mon départ, j'avais échangé une dernière fois avec lui. Jean-Pierre Vidal, capitaine à la Police judiciaire de Nantes, était devenu un ami. L'inverse était-il vrai ? Sans doute puisqu'il avait pris le temps de m'aider dans la préparation de ce voyage. Nous nous étions rencontrés un an et demi plus tôt sur les bords de l'Erdre. Sportif, coureur de fond, il s'entraînait régulièrement sur les berges de cette rivière. Après avoir vécu à La Réunion, il était revenu s'installer dans la région nantaise.

Parfois, le midi, au *café du canal* dans le quartier de l'île Versailles, nous passions un moment à discuter de tout et de rien. Contrairement à la majorité des gens pour lesquels j'étais transparent, avec moi, il était toujours attentif et bienveillant. La simplicité et la gentillesse de ce flic m'avaient surpris. Lui, marathonien et moi, ancien athlète olympique, avions sympathisé en parlant sport. Plus tard, je lui avais appris mes origines malgaches. Il m'avait alors

parlé longuement de cette île où je n'avais jamais mis les pieds, mais que lui connaissait bien.

Un jour, je lui avais fait part de mon désir de découvrir le pays de ma famille maternelle et de la peur que ce plongeon dans le passé m'inspirait. Il m'avait rassuré, encouragé à faire ce voyage. Les doutes m'assaillaient à nouveau. Dans quelle aventure m'étais-je embarqué ? Trop tard pour reculer.

Première nuit à bord de L'USS Enterprise. Avec somnifères, mais sans cauchemar. Le lendemain, après un copieux petit-déjeuner, je me préparai. J'allais découvrir cette ville qui, depuis longtemps, habitait mes pensées.

Premier contact redouté. Immersion dans le passé de mes parents, mais aussi dans la pauvreté extrême. J.-P.V. m'avait prévenu. Chaudement vêtu, besace en bandoulière, je franchis les grilles rouillées de l'établissement thermal. En enfilant mes gants, j'aperçus Faly pour la première fois. Coiffé d'un bonnet en laine aux nombreux accrocs, il patientait debout dans le froid des premiers jours de l'hiver austral. Quel âge avait-il ? Quinze ans ? Dix-sept au plus... Au milieu d'un visage maculé de poussière brillaient deux yeux malicieux. Des morceaux de coton pendaient de son anorak déchiré. Il portait un jean bien trop grand pour lui. À ses pieds, des sandales maintenues aux chevilles par deux lanières de chambre à air. Il m'observait, l'air dubitatif. Gagnerait-il sa journée grâce à moi ?

Son pousse-pousse rutilant tranchait avec ses haillons et la tristesse de l'hôtel. Des personnages de Walt Disney étaient peints sur les flancs de sa carriole. Les Malgaches ne parlaient pas de pousse-pousse, mais de « posiposy ». Parmi ceux-ci, il n'y en avait qu'un comme le sien. Je me dirigeai vers lui. Prenant conscience de son jeune âge, je m'arrêtai.

J'allai rebrousser chemin, mais Faly, vif comme l'éclair, fondit sur moi. Un sourire remonta jusqu'à ses oreilles.

— Bonjour vazaha !

Par je ne sais quelle magie, il avait deviné que j'étais Français. Il s'écria :

— Hein qu'il est beau mon Fal'Disney ?

Décontenancé, j'acquiesçai.

— Je m'appelle Faly ! Je suis le plus rapide des tireurs ! Allez, monte !

Comme tout bon occidental, j'étais réticent à emprunter ce moyen de transport qui rappelait celui des nobles d'autrefois ou celui de « Tintin et le lotus bleu ». Je me souvins alors de ce que m'avait expliqué ma mère : « refuser le service des pousse-pousses signifie ôter le pain de la bouche des tireurs et de leur famille ». Sans discuter le prix de la course, je pris place sur la moelleuse banquette en simili cuir. Nous convînmes d'un grand tour de la ville. Le posiposy s'ébranla. Tintin malgré moi, je ne partais pas à l'assaut de la Chine et de son trafic d'opium, mais à celui d'Antsirabe et de souvenirs familiaux, ému et inquiet.

Dès ses premières foulées, je devinai que Faly était un tireur hors pair. Il courait avec, vivacité et puissance. Confortablement installé aux côtés de Blanche-Neige, Pinocchio, Dumbo, Bambi et Cendrillon, nous remontâmes l'avenue de l'Indépendance. Mon tireur stoppa devant la gare. Il se tourna vers moi afin de m'expliquer que celle-ci n'était plus utilisée par les voyageurs. La ligne ferroviaire Tananarive-Antsirabe servait uniquement au transport des marchandises. Nous passâmes ensuite devant l'école primaire, la poste et la mairie. L'état civil faisait partie de mes priorités. Plus loin, à un carrefour, il me fit observer un monument en forme d'obélisque. Mon père m'en avait

parlé. Je l'avais vu en photo. Au-dessus d'une tête de zébu était gravé le nom des dix-huit ethnies du pays.

Selon Faly, sa principale fonction était de commémorer la révolte dite « des sagaies » de 1947. Une année où l'histoire du pays s'était écrite en même temps que celle de ma famille. Curieux de mes origines, j'avais étudié cette époque.

En mars, le peuple malgache s'était soulevé contre les colons français. Armés de sagaies et de machettes, ils avaient attaqué les villes côtières et les riches plantations. Un enfer où les insurgés s'en étaient pris aux colons et aux Malgaches travaillant pour eux. La veille de l'insurrection, ma tante avait disparu.

À l'époque, pour les Français, Madagascar était le bout du monde, une lointaine colonie peuplée de sauvages. Mon père, alors jeune lieutenant dans l'armée avait quitté la France pour l'île rouge. Ici, il avait rencontré la violence, la misère et la mort. Et l'amour aussi. Soafara et lui étaient tombés amoureux.

Faly arrêta son pousse-pousse devant la cathédrale. Il fit un petit signe de la main à un vieux tireur. Ce dernier lui sourit.

— C'est Andry, mon grand-père, dit-il en se tournant vers moi.

Le vieil homme paraissait usé, fatigué. Son visage tout fripé était cuit par le soleil. Il portait un chapeau en paille de raphia, une longue chemise et un short troué. Pas de chaussures à ses pieds.

— À son âge, il n'est pas fatigué de tirer ? questionnais-je naïvement.

Le jeune Malgache me regarda l'air étonné.

— Ny kamo ihany no ho sasatra¹ ! Ici, nous n'avons pas le choix... il faut bien manger.

Quel âge avait Andry ? Soixante-dix ans ?

— Les vazahas aiment bien faire des photos ici...

Je levais la tête. J'avais vu à maintes reprises cette cathédrale dans les albums familiaux. Elle était la reproduction miniature de grandes cathédrales françaises. Pour les gens d'ici, depuis soixante-dix ans, ce lieu était un repère immuable dans le tumulte et les difficultés de leurs vies. Ma mère venait s'y recueillir régulièrement avec Fanja, sa sœur aînée. Fébrile, j'entrai. La nef était à la taille de leurs croyances, immense. Elle était bordée de superbes vitraux et de chatoyantes peintures. La couleur bleue de la voûte m'étonna.

Les mots de ma mère me revinrent en mémoire : « Fanja a disparu en quittant la cathédrale ».

Une plaie s'était ouverte dans son cœur et ne s'était jamais refermée malgré le silence dans lequel elle s'était murée. Je m'assis sur un banc et restais un moment sans rien dire. Promesse faite à ma mère. Enfin, j'étais là. J'allais découvrir mes racines familiales.

Je franchis à nouveau l'immense portail de bois sculpté. Sur le parvis, parmi la foule des pousse-pousses, Faly m'attendait. Son grand-père n'était plus là. Un marchand ambulant vendait des boissons fraîches. Je proposai à mon tireur de lui offrir un Coca-Cola. Peu habitué à être traité de la sorte, il hésita.

— J'ai ce qu'il faut, dit-il en sortant une gourde de dessous la banquette de son posiposy.

¹ Seuls les paresseux sont fatigués

— J'ai soif, ça me ferait plaisir, buvons quelque chose ensemble, insistais-je.

Son visage s'illumina. Il accepta. Sodas en main, nous longeâmes le côté droit de l'édifice religieux. Désormais, le soleil brillait généreusement. Nous nous installâmes sur un banc en bois. Je retirai ma doudoune et la glissai sous mes fesses. Le jeune garçon regardait son Coca-Cola avec les yeux d'un enfant à qui l'on vient d'offrir un merveilleux cadeau.

— Quel âge as-tu ? demandais-je.

Il baissa les yeux. Je venais de rompre la magie de l'instant. Méfiant, il répondit :

— Pourquoi demandes-tu cela ?

— Tu es grand et costaud, mais tu fais jeune...

— J'ai quinze ans passés.

Il avait murmuré ça sans me regarder. La réponse était celle qu'il devait donner officiellement. Gêné, il changea de sujet.

— Que penses-tu de mon Fal'Disney ?

— Il est top !

— Sais-tu que c'est le préféré des parents pour leurs enfants ?

— Pourquoi ?

— À Antsirabe, tous les zazas² rêvent d'aller à l'école en compagnie de Blanche-Neige, Pinocchio, Dumbo, Bambi et Cendrillon !

— Ah bon...

— C'est le cadeau quand ils ont été bien sages !

J'appris plus tard que mon jeune tireur avait quatorze ans. Il en fallait quinze pour avoir l'autorisation de tirer, mais son grand-père s'était arrangé avec l'agent de la

² Enfants en malgache

mairie. Le jeune Malgache était le garçon d'une famille de deux enfants.

À Madagascar, les prénoms n'étaient pas donnés au hasard, m'avait-il expliqué, leur signification était primordiale. Elle traçait le chemin de vie. Ses parents l'avaient appelé Faly. Il était donc vif, courageux et joyeux comme le dictait son prénom.

Paysans depuis des générations, à la mort du père, ils étaient venus s'installer à Antsirabe. Il vivait avec son grand-père et sa mère dans une case sous tôle de la ville basse. Sa sœur aînée, Fitia, avait été placée à neuf ans chez une tante qui tenait un magasin d'habillement à Antananarivo. La jeune fille revenait deux fois par an dans sa famille. Sa mère travaillait de temps en temps dans une fabrique d'objets en corne de zébu. Lui et Andry tiraient de longues heures. Six jours sur sept.

Nous regagnâmes le posiposy. Au moment où je prenais place sur la banquette, Faly vint vers moi.

— Comment t'appelles-tu ?

— Daniel.

— D'où viens-tu ?

— De France.

— Ça, je le sais déjà !

Je lui posais la question qui tout à l'heure m'avait brûlé les lèvres :

— Tu l'as su dès que tu m'as vu ?

Il éclata de rire.

— Vous les Français, vous avez un a priori avec ce que vous appelez les « pousse-pousses »...

— Ah bon ?

— Un de tes compatriotes m'a expliqué que ça vous rappelle le temps des rois et de la colonisation. Vous avez mauvaise conscience...

— C'est à ça qu'on nous reconnaît ?

— Quand vous voyez un tireur pour la première fois, vous faites toujours une drôle de tête ! Au début, vous hésitez, mais vous finissez toujours par monter !

— Comme moi tout à l'heure ?

— Bah oui !

Je ris à mon tour. C'était bien vu.

— Tu viens de Paris ?

— Non de Nantes.

— Connais pas, c'est où ?

— À l'ouest, pas loin de l'océan.

— Ah...

Faly posa son regard sur mes mains gantées.

— Tu ne quittes jamais tes gants ? questionna-t-il intrigué.

— Rarement... J'ai les mains sensibles.

— Sensibles ?

Le mot était hors de son vocabulaire. Des gants, j'en avais de toutes sortes. Pour me protéger du froid, du chaud, mais surtout des bactéries, des virus, des champignons, des infections. Cuir, polaire, velours, polyester, coton, jersey, plastique caoutchouté, latex... À chaque situation, sa paire. Pour venir ici, le choix avait été difficile. Je m'étais résigné à n'en emporter qu'une dizaine.

Faly proposa de m'emmener au grand marché de Satbosy.

— Les touristes vazahas adorent ça !

Je ne me sentais pas dans la peau d'un touriste, mais je savais ce lieu incontournable pour moi.

— C'est un des plus grands marchés du pays. Tu vas voir, il y a autant de marchands que de pousse-pousses dans la ville... plus de trois mille !

De loin, j'entendis le brouhaha de la foule. Les rues étaient trop encombrées pour que nous puissions approcher davantage. Des dizaines de tireurs étaient bloqués. Un frisson m'envahit. En plus d'être mysophobe et aviophobe, la foule m'oppressait.

Faly se stationna à côté de ses congénères.

— Monsieur Daniel, je t'attends là. Va te promener, c'est tout droit. Je ne bouge pas.

Je remontai mes gants, pris mon courage et ma besace à deux mains. Malgré la boue et les pluies d'hiver, plus j'approchai, plus la foule devenait dense. Porté par ceux qui m'entouraient, je fus happé par le plus grand marché malagasy à ciel ouvert. Les étals étaient organisés par quartier : vêtements, boucherie, poissonnerie, fruits et légumes... À la friperie, les vendeurs criaient, gesticulaient, chantaient pour attirer l'attention des clients. Plus loin, sur de longues estrades, rangées par catégories, s'entassaient des fruits venus de toute l'île. Magnifique et appétissant assemblage aux couleurs de l'arc-en-ciel.

Je n'étais jamais venu à Satbosy, mais ici tout m'était familier. Ma mère m'avait souvent raconté qu'adolescente elle venait y faire les achats de la famille. Comme elle, je respirai les mêmes parfums et voyais le même enchevêtrement de marchandises.

Est-ce ici que Fanja avait fait une mauvaise rencontre ?

Paradoxalement, un sentiment de joie immense et de profonde tristesse m'envahit. Je découvrais pour la première fois le pays de ma mère, la ville où elle avait grandi. Je m'immergeais dans l'environnement où vraisemblablement s'était jouée la disparition de sa sœur. Serais-je capable d'honorer ma promesse ?

Chapitre 3

Premier dîner et première panne d'électricité. À Madagascar, plus personne ne s'en étonnait. La faiblesse de la production associée à un réseau de distribution non entretenu engendrait des arrêts d'une heure à une semaine. Vingt minutes de noir complet. Vingt minutes d'angoisse pour moi. Puis le groupe électrogène de l'hôtel s'était péniblement mis en marche. Je regagnai ma chambre et m'endormis bercé par le doux ronronnement de la génératrice. Je me réveillai en sursaut. 23 h 30...

Que se passait-il à bord de L'USS Enterprise ? Grondements sourds. Crissement métallique. Les images de l'accident me revinrent aussitôt en mémoire. Était-ce le bruit de la hache que Jack Nicholson frottait sur les murs ? Recroquevillé sur mon lit, je restai à guetter le moment où il allait déchiqueter ma porte et se jeter sur moi. Heureusement, l'écho d'une cavalcade ponctuée d'incantations au dieu « Electrogène » me rassura. Je jetai un œil par la fenêtre. Dehors, pas de lune, pas d'étoiles, noir complet. Nouveaux moments d'angoisse.

Devraient-ils sacrifier un zébu afin que le dieu « Electrogène » nous inonde à nouveau de sa lumière ? Je me recouchai. Yeux et oreilles grands ouverts, je guettais la moindre lueur étrange, le moindre bruit suspect. Mon ventre gargouillait, mon corps était douloureux. Je frissonnai.

J'avais enfin pris pied dans le passé de mes parents. Sur son lit d'hôpital, quelques jours avant que mon père ne s'en aille, son séjour à Antsirabe était revenu le tourmenter. J'avais déjà songé, lors des derniers instants à ses côtés, à venir ici découvrir cette histoire familiale qui le hantait. Puis les déplacements, les compétitions et les entraînements pour les J.O. avaient repris. Montréal 1976, apogée de ma carrière de jeune athlète. Au quart de finale du cent mètres, je termine sixième. Guy Drut, lui, gagne l'or pour le cent dix mètres haies.

Et, en 1981, un jour de brouillard, ma voiture s'encastre dans un semi-remorque. Hurlement de la tôle qui se déchire. Du sang partout. Cécile, ma femme est tuée sur le coup. J'avais bu. Un peu. Pas suffisamment pour être condamné, mais assez pour ne pas avoir le bon réflexe au bon moment. Pour moi, quelques jours de coma et une vilaine fracture du bassin. Après trois mois d'hospitalisation et un an de rééducation, je ne conserve aucun handicap physique, mais ma carrière d'athlète est stoppée en plein vol. Une autre carrière démarre pour moi... celle d'employé municipal à la gestion des plannings des gymnases nantais.

Une autre vie aussi. Celle d'un solitaire à l'existence en noir et blanc, au veuvage d'âme et de cœur. La peur est venue ensuite. La peur ou plutôt les peurs. Peur de la foule, de l'avion, du vide, des bactéries, des virus, des champignons, des infections. Peur de l'obscurité, peur du bruit, peur de ne pas réussir à m'endormir...

Peu après ses soixante-treize ans, les médecins avaient détecté chez ma mère une tumeur au cerveau. Opérée en urgence, elle s'était réveillée en partie paralysée. Soafara, pleine de vie, devint alors en quelques mois une vieille femme ruminante. Effet de la maladie? Mystère du

cerveau ? Brusquement, son passé à elle aussi était revenu la hanter, violemment.

Son départ précipité d'Antsirabe avec mon père fin 1949... Ses parents opposés à son union avec le vazaha... Sa fuite avec lui. Cette sœur qu'elle idolâtrait disparut un jour de mars 1947. Entre le parvis de la cathédrale et le sentier qui la menait chez elle, Fanja s'était volatilisée. Que s'était-il passé ? Période trouble, anarchique. La révolte malgache et l'arrivée massive des soldats français avaient brouillé les pistes.

Ma mère n'avait plus que moi. J'étais le seul à lui rendre visite à la maison de retraite, à l'écouter répéter les mêmes paroles, les mêmes regrets. À Noël dernier, je lui avais fait le cadeau d'une promesse.

Aujourd'hui, j'avais respiré l'air que mes parents avaient respiré avant moi. Celui d'Antsirabe, la grande ville des Hautes Terres. Belle, triste et pauvre à la fois. Je m'y étais pourtant préparé, mais les images s'entrechoquaient dans ma tête.

Enfants en haillons mendiant sur les trottoirs. Mères fouillant les poubelles avec leur bébé sur le dos. Frêles silhouettes aux membres torturés, victimes de la poliomyélite... Andry, grand-père aux pieds nus dans le froid de l'hiver austral.

Cet homme sec, fripé et cuit par le soleil m'avait ému. Après une vie de labeur, à son âge, il devait encore, tirer et porter par tous les temps. Emporté par la foulée aérienne de Faly, j'avais traversé cette cour des miracles malgache. J'avais visité la cathédrale et le grand marché, symboles maternels de l'éclipse de Fanja. Malgré le bruit, la poussière, la foule, mes peurs, je m'étais senti en sécurité.

Mon instinct m'avait dicté d'écouter et de faire confiance à ce jeune tireur, vif, infatigable, plein de bon sens et intarissable sur sa ville. Le lendemain, en Fal'Disney, je partirai pour une nouvelle expédition, administrative et aquatique.

Grondements sourds. Brusquement, « Electrogène » nous offrit à nouveau sa lumière. Je jetai un coup œil par la fenêtre. La pâle lueur orangée des lampadaires éclairait le jardin. Au loin, des cris et des applaudissements retentirent.

Jack Nicholson ne viendrait plus. Mes mains étaient propres. Ce n'était pas le hurlement de la tôle qui se déchire que j'entendais, mais les battements assourdissants de mon cœur. J'avalai un somnifère.

Chapitre 4

Jour 2

J'aperçus au loin Blanche-Neige, Pinocchio, Dumbo, Bambi et Cendrillon. Leur petit-maître m'attendait tout sourire. Il rit en remarquant mes mains gantées.

— En forme monsieur Daniel ?

— Oui Faly et toi ?

— Un peu froid...

— Où dors-tu la nuit ?

— Dans le posiposy sous une bâche et un duvet.

— Tu ne retournes pas chez toi ?

— Si parfois, mais quand je rentre, je perds ma place devant l'hôtel...

— Tu dors ici devant les grilles ?

— Oui. Le matin, y'a de l'argent à faire si on est bien placé.

En hiver, la nuit, il n'était pas rare que la température avoisine les cinq degrés.

— Je vous emmène où ce matin ?

— Tu me tutoyais hier et aujourd'hui, tu me vouvoies ?

— Bah oui, des fois je ne sais plus comment faire...

— Alors, tutoie-moi tout le temps, ce sera plus simple.

— Je vais essayer.

— Tu connais un bon vendeur de chaussures ?

— Bah oui, au marché.

— Et en bas, du côté des thermes ?

— Oui, mais les prix sont pour les vazahas...

— On peut y aller ?

— C'est parti !

En contrebas de L'USS Enterprise flottait le centre de cure. Les sources de la ville étaient renommées depuis plus d'une centaine d'années. Antsirabe, « là où il y a beaucoup de sel » tenait son nom des sels minéraux présents en grande quantité dans ses eaux thermales. Comme ceux de la célèbre source de Vichy, leur composition les avait, en 1924, propulsées par la France au rang de « sanatorium de premier choix ». Le début d'une célébrité qui avait attiré une clientèle de colons venus de toutes les îles de l'océan indien. Aujourd'hui, la station était moins fréquentée, mais accueillait encore des curistes. Devant les grilles de l'établissement, une multitude de vendeurs ambulants attendaient les clients.

Faly stationna son pousse-pousse.

— Va voir Hoby, le vieux avec la casquette Reebok !
Me conseilla-t-il en désignant un homme au milieu d'innombrables chaussures posées au sol sur des bâches. Tu dis que tu viens de ma part !

— Je ne vais rien dire... Tu vas venir avec moi.

— Pourquoi ?

— Parce que je n'ai pas besoin de chaussures, mais toi, oui !

Il me regarda incrédule.

— Tes pieds sont ton outil de travail, il faut que tu en prennes soin...

Il baissa les yeux et observa ses vieilles sandales retenues aux mollets par les deux lanières en caoutchouc.

— Tu veux rester parmi les meilleurs tireurs d'Antsirabe, non ?

— Oui.

— Alors, accepte que je t'achète de bonnes chaussures.

Faly m'adressa un regard suspicieux. Tant d'attention ne présageait rien de bon.

— Tu vas me demander quoi en échange ?

Je l'observai surpris et répondis :

— Simplement d'accepter d'être mon tireur attitré durant mon séjour... Tu veux bien ?

Il opina de la tête en riant.

— Promis, tu ne vas pas m'emmener dans ta chambre d'hôtel comme certains vazahas ?

— Je ne suis pas ici pour ça.

— Alors pourquoi es-tu là ?

— Allons choisir tes chaussures, je t'expliquerai plus tard.

Je pensais que le jeune Malgache allait opter pour une contrefaçon d'Adidas ou de Nike, mais il n'essaya que des sandales. Il se décida pour une paire en peau de zébu avec une épaisse semelle. Un peu lourde, mais, selon lui, très résistante. Avec un sourire jusqu'aux oreilles, il les chaussa et suspendit ses vieilles savates autour de son cou.

— Tu ne les jettes pas ?

— Non, elles m'ont porté chance depuis que je tire. Je vais les conserver le temps de savoir si les nouvelles sont bonnes pour moi.

— Depuis quand es-tu tireur ?

Il me jaugea. Chacune de mes questions le dérangeait. Étais-je quelqu'un de fiable ?

— Depuis bientôt un an.

Je pris sa réponse comme une marque de confiance.

— À ton tour de me dire...

— Dire quoi ?

— Pourquoi tu es là ?

— Pour faire du tourisme...

— Tu n’es pas un vrai touriste. Dis-moi vraiment.

— Installons-nous sur la banquette du posiposy et je vais t’expliquer.

— Assieds-toi, mais moi je suis bien debout, répliqua le jeune garçon à nouveau méfiant.

Après les chaussures, je pensais qu’une doudoune bien chaude lui serait utile. Je verrai ça plus tard pour ne pas le brusquer.

— Je suis là parce que je l’ai promis à ma mère.

— C’est bien. Ici, une promesse est une dette... Tu dois l’honorer. Comment s’appelle ta mère ?

— Soafara.

Il se redressa d’un coup. Ses vieilles sandales tombèrent.

— Elle est malgache ? s’écria-t-il surpris.

— Oui, elle est née ici.

— À Antsirabe ?

— Oui.

— Je savais que tu n’étais pas un vazaha comme les autres... Ta peau me l’avait dit.

— Ma peau ?

— Oui, elle n’est pas comme celle des vrais blancs...

— Je suis une moitié de vazaha... Mon père était français.

Tout excité, il se tourna vers moi, attrapa ma main gantée et la serra dans les siennes.

— Tonga soa monsieur Daniel ! Bienvenue au pays !

— Misaotra indrindra³ !

— Tu parles malgache ?

— Deux ou trois mots...

— Qu’as-tu promis à ta mère ?

³ Merci beaucoup

— De venir ici. Elle a quitté Antsirabe en 1949 et n’y est jamais revenue.

— Elle vit toujours ?

— Oui, mais elle est âgée et malade.

— Quel âge a-t-elle ?

— Quatre-vingt-sept ans.

Un car de curistes arriva dans un nuage de poussière. Il klaxonna bruyamment afin que les pousse-pousses libèrent le stationnement qui lui était réservé. La troupe de tireurs protesta mollement et bougea de quelques mètres.

— Où veux-tu aller maintenant ?

— À la mairie, au service de l’état civil.

— Prévois du temps et beaucoup d’ariarys⁴.

Je souris. À Madagascar, toute demande administrative était complexe et monnayable.

Nous reprîmes la direction de l’avenue de l’Indépendance. Faly me déposa au pied des marches du gigantesque édifice en béton. Sous les drapeaux et oriflammes qui bordaient le bâtiment, des dizaines de pousse-pousses patientaient.

En franchissant la porte vitrée du hall, je compris pourquoi il était nécessaire d’avoir du temps. Même brouhaha, même foule compacte qu’hier à Satbosy. Si le marché, lui, était organisé, ici tout semblait désordonné. J’observai pour comprendre. Plusieurs files étaient formées et devaient répondre à une logique pour moi insaisissable. Je remarquai des panneaux qui portaient des numéros et des informations incompréhensibles. Désespéré, je m’avançais. Un jeune garçon vint à ma rencontre.

— Salama !

— Salama.

⁴ Monnaie malgache : 1 euro correspond à un peu plus de 4000 ariarys

Il m’observa de la tête aux pieds.

— Français ?

— Oui.

— Service ?

— Service ? Quoi ?

— Je m’appelle Ranto, je suis étudiant, si tu as besoin d’un papier, je peux te rendre service et m’en occuper. Les vazahas n’aiment pas venir ici...

À mon tour, je l’examinai. Fines lunettes posées sur le nez et porte-documents sous le bras, il ressemblait bien à un étudiant. Costume pour rassurer, on lui aurait « donner le bon Dieu sans confession » comme disait mon père. Je n’aimais ni la foule ni les tracasseries administratives. Naïf ou imprudent, je décidai de lui faire confiance.

— Tu viens ici pourquoi ? insista-t-il.

— Pour avoir des informations sur le décès de proches.

Il me regarda, étonné.

— Ils sont malgaches ?

— Oui, ils sont nés ici. Il s’agit de la sœur de ma mère et de ses parents.

— Je connais du monde à la mairie, je peux chercher pour toi.

— Pourquoi pas ?

— Il me faut une copie de ton passeport, de ton livret de famille, une procuration de ta part et cent mille ariarys.

Ranto remarqua mon hésitation.

— Tu peux me faire confiance, je suis un des neveux du maire. Voici ma carte d’identité.

Il me glissa sous les yeux le document officiel : « Ranto Martial Rakotomalala né le 13 juin 1987 à Antsirabe ». La photo lui ressemblait bien. Que risquai-je ? Perdre l’équivalent de vingt-cinq d’euros.

— OK.

— Ils s'appellent comment ?

— Rabenirina. Fanja est la sœur de ma mère. Antso et Aïna sont ses parents.

— Baptisés ?

— Oui, je crois.

— Quand sont-ils décédés ?

— Pour Fanja, nous ne le savons pas, c'est justement ce que je cherche. Pour ses parents, il y a une vingtaine d'années environ...

— Nous allons retrouver leur trace. Viens, nous devons faire les photocopies et après, je m'occupe de tout.

Je suivis Ranto. À gauche du hall, toute une série de photocopieuses occupait un couloir.

— Prends plutôt celle-ci, me dit-il en désignant une des machines. Les autres avalent ta monnaie et ne fonctionnent pas.

Je sortis de ma besace tous les documents nécessaires et les copiais. Une fois terminé, le neveu du maire me tendit une chemise cartonnée.

— Vas-y, donne-moi ce qu'il faut.

Je pliai mes photocopies en deux et discrètement glissai à l'intérieur la somme demandée.

— Où loges-tu ?

— À l'hôtel des Thermes.

— Jusqu'à quand ?

— Au moins une douzaine de jours.

— Dès que j'ai du nouveau, je passe à ton hôtel.

— Tu as un numéro auquel je peux t'appeler ?

— Bien sûr ! Tu as de quoi écrire ?

J'attrapai mon carnet. Il s'en saisit et nota son nom et ses coordonnées téléphoniques. Notre échange avait duré à peine un quart d'heure. Avais-je eu raison de lui faire

confiance ? Seul, étranger aux procédures administratives locales, j'aurai vraisemblablement perdu mon temps.

Je retrouvai Faly à l'extérieur.

— Dis donc, tu as été rapide ! s'exclama-t-il, un sourire au coin des lèvres.

Je ne lui avais pas expliqué le but de ma visite à la mairie.

— Heureusement, j'ai trouvé quelqu'un pour m'aider.

Il rit.

— Il t'a pris combien ?

Je le regardai interrogatif.

— Andry dit toujours « les vazahas ont des montres, nous on a le temps... » s'exclama-t-il les yeux emplis de malice. Le temps, c'est de l'argent, non ? Ici, c'est tout ce que nous avons.

La fraîcheur et le bon sens de Faly me firent sourire. Je n'osai pas lui avouer que j'avais payé quatre fois le prix de la sueur d'une course en pousse-pousse pour une recherche administrative.

— C'est un étudiant, il a aussi besoin d'être aidé...

Il n'insista pas. En plus d'être plein de bon sens, il était sensible et psychologue. Je m'approchai de lui.

— Tu ne vas plus à l'école ?

— Plus depuis l'année dernière... pourquoi ?

— Tu parles parfaitement le français et tu connais plein de choses.

— Je suis curieux et Andry m'apprend.

— Mais l'école c'est mieux non ?

— Nous n'avons pas assez d'argent... C'est pour cela que ma sœur Fitia travaille chez une tante à Antananarivo. Moi, j'ai de la chance, je peux voir ma mère et mon grand-père régulièrement ! Et toi monsieur Daniel, tu as des enfants ?

Faly me fixa avec intensité. Il avait répondu à mes questions, je devais répondre aux siennes.

— Non, je n'ai pas eu le temps...

— Ah bon, répliqua-t-il incrédule.

J'avais soixante ans. Mes tempes grisonnantes indiquaient que j'avais eu largement le temps d'avoir des enfants.

— Quand j'étais jeune, nous avons eu un grave accident de voiture avec ma femme. Elle est morte.

Pour la seconde fois de la journée, il m'attrapa la main et la serra fort. À travers mon gant, je sentis la chaleur bienfaisante de ses paumes.

— Désolé. Vraiment désolé Dan.

— Dan ?

— Dan c'est chouette comme prénom, tu veux bien que je t'appelle comme ça ?

— Oui, répondis-je ému.

D'un coup me revint le souvenir d'une main dans mes cheveux et du beau visage de ma femme qui murmurait : « Dan, mon grand, mon si grand amour. »

Je n'avais pas la force d'évoquer davantage cette période douloureuse de ma vie. Lui côtoyait la misère tous les jours. Sa vie était autrement plus difficile que la mienne. Moi, je n'avais jamais eu faim, froid ou peur de la misère. Je montai dans le pousse-pousse et m'assis sur la banquette.

— Maintenant, où veux-tu aller ?

— Le lac Tritriva, c'est loin ?

— Une bonne quinzaine de kilomètres à l'Ouest. On ne peut pas y aller en posiposy... Trop loin, trop de trous et de boue...

— Ah...

— Il faut louer des VTT ou marcher.

— Je peux difficilement faire du vélo ou me déplacer longtemps à pied.

— Mon grand-père a un ami qui emmène parfois les touristes en 4X4. Si je viens avec toi, il nous fera un bon prix.

— Tu peux t'en occuper ?

— Oui.

— Cet après-midi, c'est possible ?

— Je ne sais pas, je dois voir Andry.

Faly me ramena à l'hôtel. À 13 h, il m'attendrait devant les grilles.

Chapitre 5

Avant son opération, ma mère n'évoquait pas la disparition de sa sœur. Une plaie s'était rouverte depuis. À chacune de mes visites hebdomadaires, le sujet revenait inmanquablement. Les mêmes mots, dans le même ordre à chaque fois.

Qu'était-elle devenue ? Que s'était-il passé entre la cathédrale et le sentier de la maison ? Pourquoi le jeune homme qu'elle fréquentait avait-il lui aussi disparu sans laisser de trace ?

Elle ne se souvenait plus de son nom, mais seulement que sa sœur l'aimait. Il n'était pas de la même ethnie qu'elle, leur amour était donc impossible. Les deux familles s'étaient opposées farouchement à leur mariage.

Alors...

En décembre dernier, comme une évidence, elle m'avait parlé du lac Tritriva et de la colère des esprits. Propos parfois incohérents.

Tritriva était un ancien cratère très profond, rempli d'eau. La couleur très sombre du lac laissait penser qu'il abritait en son fond de lourds secrets. Il s'en dégageait, paraît-il, une atmosphère étrange. De nombreuses histoires et légendes existaient à son sujet.

Ma mère croyait à celle des deux amoureux. Un Roméo et une Juliette malgaches, dont les parents refusaient le mariage auraient mis fin à leurs jours en se noyant, main dans la main, dans ce lac. Ils se seraient réincarnés sous la

forme de deux arbres aux branches entrelacées surplombant les eaux.

Selon ma mère, Fanja, connaissant la légende, s'y serait jetée avec son prétendant. Depuis, elle n'en démordait pas. Elle était persuadée de la mort de sa sœur. Cette histoire la hantait.

Peu avant Noël l'année dernière, je lui avais demandé quel cadeau lui ferait plaisir...

« Avant que je ne m'en aille, trouve où reposent mes parents et va sur leur tombe, j'aurais tant aimé les revoir avant leur départ. Et ma sœur, peut-être est-elle vivante finalement, cherche mon fils, sois mes yeux, sois mon cœur. Retrouve-la. »

J'avais promis.

Je franchis les grilles de mon hôtel à 13 h. Le Fal'Disney n'était pas là. Je m'appuyai au pilier du portail. Les pierres avaient chauffé au soleil. Le ciel était bleu azur. Météo idéale pour une excursion au lac.

Faly avait-il pu faire le nécessaire ? Je n'eus pas à attendre très longtemps. Un vieux Land Rover arriva dans un nuage de poussière. Le jeune garçon, tout excité, se contorsionnait à la vitre en agitant un bras. Le véhicule s'arrêta à ma hauteur. Il se précipita vers moi.

— Andry a réussi à contacter Tovo ! s'écria-t-il en me désignant le chauffeur qui descendait nonchalamment du véhicule.

L'homme, cigarette à la bouche, s'avança vers moi, entouré de fumée.

— Salama ! s'exclama le fumeur en me tendant la main.

— Salama.

— Vous voulez aller au lac Tritriva ?

— Oui.

— Vous êtes sûr ?

— Oui, pourquoi ?

— Les étrangers n'aiment pas les fady⁵ et là-bas, il y en a plein.

Je me souvins que ma mère m'avait parlé des multiples interdictions et légendes qui entouraient ce lieu.

— N'ayez crainte, je ne m'y baignerai pas, répliquai-je.

Selon les gens d'ici aucun poisson ne pouvait vivre dans les eaux du lac. De nombreux étrangers ayant bravé les interdictions y étaient morts noyés.

Nous sortîmes d'Antsirabe par l'ouest. Très vite, nous laissâmes derrière nous la poussière et la grisaille de la ville. Bientôt, la campagne verdoyante déroula ses champs de maïs, de patates douces, de plantations de soja et de rizières. Ici, la misère n'était pas aussi visible qu'en ville. Nous passâmes devant une école et une église en briques. Les bâtiments de la région étaient construits avec ce matériau.

Malgré la fumée de son 4X4 et celle de sa cigarette, Tova avait, une sensibilité plutôt écolo. Il m'expliqua que durant la basse saison, les propriétaires de rizières louaient leurs terrains pour les chantiers de prélèvement d'argile et de cuisson. Indispensables aux nombreux fours, les feux de brousse allumés pour la fabrication du charbon et l'extraction de centaines de mètres cubes de bois des forêts, sans aucun plan de reboisement, représentaient une grave menace pour l'environnement. Le déboisement, l'appauvrissement des terres et la multiplication des camions transportant les briques étaient selon lui un désastre écologique.

Indisposé par la cigarette, j'avais baissé ma vitre et respirai à pleins poumons l'air frais des hauts plateaux. À

⁵ Interdits

l'arrière du Land Rover, Faly dormait comme un bienheureux. Le terrain était de plus en plus boueux et accidenté. Tovo roulait au pas. Nous traversâmes un petit village. Des enfants surgis de nulle part arrivèrent en nuées autour de nous. De nombreux gamins, vendeurs ambulants, nous accompagnèrent jusqu'au lac Tritriva.

Notre chauffeur gara le Land Rover sur une bande de terre dédiée au stationnement. Les enfants étaient toujours à nos côtés. Le plus âgé s'approcha. Tovo lui glissa quelques billets dans la main. Il surveillerait le 4X4 durant notre absence. Faly s'était réveillé. Nous empruntâmes le sentier qui surplombait les eaux du cratère de l'ancien volcan.

Ma mère était persuadée que sa sœur et son amoureux y avaient rejoint le Roméo et la Juliette malgaches.

Quelques minutes plus tard, nous surplombâmes le lac. La vue sur le village de Tritriva et la campagne alentour était dégagée sur une dizaine de kilomètres. Je restai un moment à observer ce patchwork de cultures et dégradé de vert. Seule la fumée des fours à briques venait flouter ce paysage magnifique.

Nouvelle cigarette à la bouche, notre chauffeur toussota et se tourna vers moi.

— Tritriva est un lac sacré, on vient y faire des sacrifices, m'expliqua-t-il l'air grave. Il est interdit de s'y baigner si on a mangé du porc.

— Vu la température, je ne m'y baignerai pas, répondis-je en remontant la fermeture de ma veste polaire.

Nous étions à quelques mètres du bord de la falaise. Un faux pas et c'était la glissade dans les eaux sombres. Peur du vide. Peur du noir.

— Est-ce vrai qu'il y a eu beaucoup de noyades ici ?

— Oui, répondit Tovo en écrasant son mégot. Un couple d'amoureux...

— Je connais cette légende.

— Ce n'est pas une légende ! Les parents de Rabeniomby et de Ravolahanta refusaient de célébrer leur union, alors, désespérés, les deux amoureux s'y sont jetés. Regardez...

Il pointa un doigt en direction d'un rocher sortant du lac le long de la paroi.

— Leurs corps sont devenus cet arbre à la forme bizarre. Les branches sont entrelacées et les feuilles ressemblent à leurs chevelures.

Je distinguai effectivement deux silhouettes décharnées dont les membres s'enchevêtraient.

— Oui, étrange.

— Ce n'est pas tout... Vers 1940, deux frères ont voulu prendre un morceau de cet arbre. L'un d'eux traversa le lac une première fois et rapporta un bout de bois. Son frère insista pour qu'il retourne chercher une feuille. Il nagea à nouveau et alla en arracher une. De loin, il cria à son frère que l'arbre se mettait à saigner. Sur le chemin du retour, il coula à pic. Le lac ne rendit jamais son corps.

Fanja, elle aussi, n'avait pas été retrouvée.

— Ici, il y a eu beaucoup de disparitions étranges.

— On connaît le nom de tous ceux qui ont disparu ?

— Certains oui.

— Ma tante a disparu en mars 1947, on ne l'a jamais retrouvée...

— Comment s'appelait-elle ?

— Fanja Rabenirina.

— Elle habitait Antsirabe ?

— Oui.

— Elle était Mérina⁶ ?

— Oui.

⁶ Peuple des Hautes Terres du centre de Madagascar